



Alain Duvois

LA BÊTE DE
LA COMBE DU LAC



Alain Duvois

La bête de la combe du lac

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4471-4

Dépôt légal : Decembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Les personnages du roman

Marcellin.	<i>Le meunier.</i>
Pierrette.	<i>Femme du meunier.</i>
Jean.	<i>Fils du meunier.</i>
Louison.	<i>Fille du meunier.</i>
Thibaut de Toulcour.	<i>Le seigneur.</i>
Arnaud de Toulcour.	<i>Fils du seigneur.</i>
Père Le Fort.	<i>Le menuisier.</i>
Germaine.	<i>Une fermière.</i>

1

Le soleil se levait, ce matin-là, radieux, en cet an de grâce 1647, sur les prairies de Franche-Comté.

Du sommet de la colline, Jean regardait l'immense forêt qui s'étendait autour de lui. À perte de vue, des arbres. Il lui arrivait parfois de penser que la mer devait ressembler à ces frondaisons bougeant sous les assauts du vent. Des chênes centenaires, des foyards énormes, des sapins qui semblaient vouloir lancer leur flèche le plus haut possible, des dizaines d'essences d'arbres différentes, formaient ce gigantesque océan de verdure.

– Dire que notre forêt va jusqu'en Suisse ! songea Jean, impressionné par cette immensité.

Pourtant, il la connaissait bien sa forêt ! Depuis l'âge de sept ans, il la parcourait dans tous les sens. À trois lieues à la ronde, il en connaissait les moindres recoins. Toutes les combes, des plus grandes aux plus petites, lui étaient familières. Il avait escaladé les versants des collines environnantes, dévalé les pentes les plus raides.

Ces deux dernières années, il avait construit des cabanes de branchages dans les nombreuses clairières qu'il découvrait, au hasard de ses promenades. Il aimait s'y réfugier lorsqu'il sentait que son cœur devenait lourd et que les larmes arrivaient aux bords de ses paupières. Souvent, sa grande sœur Louison l'accompagnait. Les deux enfants s'adoraient et partageaient souvent leurs escapades en forêt.

Leurs parents n'aimaient pas les voir partir des heures entières dans une nature qu'ils savaient dangereuse.

– N'allez pas trop loin ! leur lançait Marcellin, leur père, d'un ton bourru. Et ne rentrez pas à la nuit !

C'était toujours la même phrase, les mêmes mots prononcés devant la porte de son moulin. Puis, il rentrait en bougonnant quelques jurons incompréhensibles.

– Je ne peux tout de même pas leur interdire de sortir ! disait-il à la Pierrette, sa femme qui le regardait avec des yeux remplis de reproches muets. Ils nous ont aidés au travail toute la matinée et il faut bien qu'ils s'amuse un peu ! Jean va avoir treize ans et Louison a une année de plus que lui ! Ce ne sont plus des enfants que Diable !

Pierrette baissait la tête et restait silencieuse. L'angoisse lui montait toujours à la gorge quand les enfants parlaient dans la forêt. Angoissée depuis que l'Arnaud du Gué s'était fait ouvrir la jambe, à coups de boutoir par un sanglier furieux et que le Père Andrieu avait raconté qu'il avait aperçu un couple de loups à une bonne lieue du village. Si l'épisode de l'attaque du sanglier n'avait pas trop inquiété le

village, il n'en fut pas de même lorsque le mot « loup » fut prononcé.

Des murmures étaient alors montés de la foule des paysans rassemblés.

– Y viennent de Suisse... ! disait l'un.

– S'ils sont déjà là, c'est que l'hiver sera rigoureux ! répondait un autre.

De partout montaient des prédictions des plus pessimistes. On se souvenait, soudainement, de la p'tite Julie d'la Germaine, emmenée par le loup alors qu'elle jouait sur la grand-route du village.

– Rappelle-toi des poules du Père Gerbaud, toutes égorgées par ce loup démoniaque ! renchérit une autre mère apeurée.

– Et les trois porcs du Père Javène, égorgés dans l'enclos ! lança une autre voix.

Les souvenirs revenaient et les peurs également. Depuis ce jour-là, les portes des masures avaient été renforcées. On se barricadait dès la tombée de la nuit.

L'automne approchait à grands pas. Les jours devenaient plus courts et les souffles du vent commençaient à se rafraîchir. Les feuilles se paraient de couleurs différentes. Des ors naissaient, l'orangé et le brun remplaçaient petit à petit, ce qui n'avait été que vert prédominant durant quelques mois.

La combe du lac était vaste. Un lac magnifique s'étendait en son milieu, alimenté par un torrent qui descendait des montagnes environnantes. Une cascade d'une trentaine de mètres de haut, y versait ses eaux. Elles s'en réchappaient, à l'opposé, en un ruisseau puissant. Personne ne l'avait jamais vu...

sec. Les rives s'ornaient de touffes d'ajoncs d'où sortaient des paillements d'oisillons affamés. Des milliers de nénuphars étalaient leurs fleurs éclatantes et leurs larges feuilles d'un vert foncé qui abritaient des milliers de têtards frétilants. Quelques couples de grues avaient élu domicile dans les gerbes végétales. Le lac vivait !

Du moulin, il fallait un quart de lieue pour arriver au village. Une centaine de feux s'étendaient de part et d'autre de la grand-route poussiéreuse, au pied des pentes de la combe.

Assis sur un gros rocher, juste à la lisière du bois, Jean et Louison regardaient le village. Ils aimaient voir les volutes de fumée sortir des toits de chaume.

– Veux-tu que nous allions jouer avec nos camarades ? demanda Louison à son frère.

– Camarades... ! Camarades... ! La dernière fois que j'ai voulu jouer avec eux, ils m'ont jeté des pierres ! s'exclama Jean en passant sa main sur son front.

Louison garda le silence. Elle se souvenait de ce jour au cours duquel Jean, était revenu à la maison, la tête ensanglantée. Il ne pleurait pas. Et, quand la mère, effrayée, affolée par la vue du sang qui coulait abondamment de son visage, lui avait demandé ce qui était arrivé, il avait répondu qu'il s'était heurté à un rocher.

Louison savait qu'elle se souviendrait longtemps de cet après-midi là. Ils étaient descendus au village pour jouer avec les enfants de leur âge. Cette idée les remplissait de joie car ils n'avaient pas souvent l'occasion de le faire. Le moulin demandait de

nombreuses heures de travail. Enfant ou pas, il fallait aider aux travaux. Dès qu'ils s'étaient approchés des enfants, des rires méchants et de terribles remarques s'étaient fait entendre immédiatement.

– V'la la famille de Belzébuth qui arrive !

– Ta mère a eu des rendez-vous galants avec le Diable !

– Tu sens le Bouc et tes cornes commencent à pousser !

Après les insultes, ce furent les pierres qui arrivèrent. Jetées avec force, elles étaient destinées à faire mal, à blesser. Jean avait bien essayé de se protéger avec ses bras comme bouclier, mais l'une d'elles, plus grosse que les autres, plus rapide aussi, l'avait atteint sur le côté de la tête. Sous le choc, il était tombé à genoux, dans la poussière du chemin, sans qu'aucun gémissement ne sorte de ses lèvres. Elle l'avait aidé à se relever. Elle revoyait les mâchoires crispées de son frère et son regard rempli de haine et d'incompréhension.

– Le fils du Diable est blessé ! scandaient les enfants visiblement heureux de leur exploit.

– Viens Jean ! Laissons-les ! Ils sont stupides, bêtes et méchants !

Et, Louison soutenant son frère, ils étaient repartis en direction du moulin, le cœur empli d'une immense détresse.

– Pied-bot... ! Diablotin... ! Boiteux... ! Voilà tout ce qu'ils sont capables de me dire ! continua Jean qui sentait une grande colère monter en lui.

Louison regarda son frère qui, visiblement, souffrait en se remémorant cette triste journée. Elle

ferma les yeux afin que Jean ne puisse pas voir l'immense détresse qu'elle éprouvait elle aussi.

– Est-ce ma faute, à moi, si mon pied droit n'est pas le même que le gauche ? Il est mal formé, c'est tout ! Qu'est-ce que le Diable a à voir là dedans ?

De grosses larmes ruisselaient sur ses joues. Il essayait de les cacher en les essuyant furtivement dès qu'elles s'échappaient de ses yeux. Louison regarda le pied de son jeune frère. Le cuir épais de ses chaussures qu'il s'était taillées lui-même, ne pouvait cacher la difformité de son pied.

– Á peine visible ! pensa-t-elle, en retenant des larmes qu'elle sentait monter. Il ne boite même pas !

Pour treize ans, Louison trouvait son frère bien musclé. Il abattait le travail d'un homme adulte. Souvent davantage !

– Pourquoi serait-il le fils du Diable, lui, si gentil ? Ces croyances sont stupides !... Le Diable ! !

Pourtant, à chaque rencontre, chaque fois qu'il entraît au village pour jouer avec eux, c'était toujours les mêmes quolibets, les mêmes injures, les mêmes jets de pierres.

– Pourquoi ne veulent-ils pas jouer avec toi, Louison ? continua Jean les yeux encore embués de larmes. Tu n'as pourtant pas de pied-bot ? Tu es belle, tes cheveux ont la couleur des rayons du soleil, tu travailles autant qu'un homme, tu sais coudre, tisser, t'occuper des bêtes... Tu sais faire tant de choses... que l'homme que tu aimeras et qui te prendra pour femme aura beaucoup de chance !

Un joli sourire apparut sur le visage de Louison devenu subitement rouge sous le flot des compliments.

– Merci, mon petit Jean ! Puisses-tu avoir raison ! Mais c'est peut-être pour ça que les filles « d'en bas » ne veulent pas de moi ! Je ne crois pas que ce soit la raison principale !

– Pourquoi alors ? demanda Jean.

– Simplement parce notre père est meunier ! Ils n'aiment pas les meuniers ! Ils pensent qu'ils sont tous voleurs ! Qu'ils trichent avec les mesures de grains et de farine !

– Ils sont fous ! rétorqua Jean. Notre père n'a jamais triché, il connaît suffisamment la dureté du travail des champs pour les léser de la moindre petite once de farine !

– Toi, tu le sais ! Moi aussi et mère également ! Mais eux ne le savent pas et il est vrai que trop de meuniers passent leur temps à voler les paysans !

– Peut-être, un jour, s'apercevront-ils qu'ils se trompent quant à notre père ! répondit Jean le cœur un peu lourd.

Un vague sourire fataliste se dessina sur les lèvres de Louison.

– Viens ! Jean, rentrons ! Maman va s'inquiéter !

Main dans la main, sans dire un mot, Jean et Louison prirent le chemin de leur maison.

2

Allongé à l'ombre des branches d'un sapin, Jean, les bras derrière la tête, regardait sa maison et le moulin en mâchonnant un brin d'herbe. Elle était belle leur maison ! Très belle même ! Il ferma les yeux et essaya de se souvenir. Si les images de la période de construction de la maison lui revenaient clairement, celles du moulin étaient inexistantes. Était-ce avant sa naissance ? Était-il trop jeune ?... Il se laissa envahir par les images qui lui venaient à l'esprit.

C'est sur la rive du torrent, à côté de la cascade, à l'entrée du lac, que son grand-père avait construit le moulin. Un moulin tout en pierres, flanqué d'une roue à aubes dont les pales étaient actionnées par la force de l'eau du torrent. À la mort de son père, Marcellin avait pris la suite et lui-même était persuadé que Jean lui succéderait le moment venu. Depuis sa construction le moulin n'avait jamais cessé de tourner.

À quelques mètres du moulin, s'élevait la maison. Son père et son grand-père l'avaient construite de